

cultivateur qui prend peu de soins pour en assurer le succès, que serait-elle si on la cultivait avec soin ; elle compenserait amplement les frais que l'on pourrait faire afin d'en obtenir les plus grands produits.—
(A suivre)

La traite des vaches.

L'industrie laitière donne d'après le *Wiener-land-wirth-Zeit*, d'intéressants renseignements sur la question souvent controversée de la traite fréquente des vaches.

Qu'il soit préférable de traire les vaches deux ou trois fois par jour est une question qui occupe dans ce moment les laitiers du Schleswig-Holstein.

Longtemps l'opinion généralement répandue fut que la traite trois fois par jour augmentait la quantité de lait, mais diminuait la quantité de matière grasse qui y est contenue.

Des observations précises, faites dernièrement, ont démontré que par la traite trois fois par jour, le rendement en lait et en qualité est en quantité le supérieur. Ce sont surtout les essais du professeur Rohde qui ont prouvé ce fait.

Pendant la durée de douze jours il a fait traire des vaches trois fois par jour, — le matin à cinq heures, — à midi, — et le soir à 7 heures. Les douze jours suivants, les vaches ne furent traitées que deux fois par jour, le matin et le soir à six heures.

Les jours où on a traité trois fois, le rendement fut en moyenne de 13.4 pintes par jour, tandis qu'en trayant deux fois les vaches n'ont donné que 11.6 pintes par jour. Le contenu de matières grasses fut de 4.1 % pour la première catégorie, et de 3.5 % pour la deuxième.

Malgré tout, l'usage de traire seulement deux fois par jour est répandu partout dans le nord de l'Allemagne. Une des raisons est sans doute la fatigue occasionnée aux bêtes par la traite trois fois par jour. En même temps ce n'est que chez des vaches ayant des qualités laitières prononcées, et recevant une nourriture riche, que l'on peut espérer d'agrandir le rendement de lait en trayant trois fois par jour. Mais il ne faut pas omettre d'ajouter que la traite trois fois par jour augmente le travail.

Des fumiers et des engrais minéraux.

Tous les cultivateurs sont d'accord sur un point : la nécessité du fumier. Sans fumier, la terre s'épuise ; un peu plus tôt, un peu plus tard, le résultat est inévitable. Avec du fumier, la terre épuisée retrouve sa fertilité perdue. Pas de doute donc, le fumier est la source des récoltes. Sans un secours, il n'y a pas de succès durable, pas de profits soutenus. Un second point, sur lequel on est unanime, c'est la pénurie du fumier ; on n'en produit jamais assez.

D'un autre côté, nos marchés sont ouverts à l'étranger. Nous sommes appelés à lutter avec le monde entier, et dès lors dans l'obligation, pour résister à la concurrence, de pousser les rendements de toutes nos cultures à leur limite la plus élevée. Comment sortir de cette situation, en apparence sans issue ?

La science va nous l'apprendre.

Supposons que la chimie ait réussi à découvrir, au sein du fumier, les agents qui en constituent la partie

active, qui sont, à son égard, ce qu'est la quinine par rapport au quinquina, ce qu'est le métal relativement au minerai. Supposons que l'industrie puisse livrer ces agents à des prix inférieurs au fumier, et qu'il existe dans la nature des gisements inépuisables de ces agents. N'est-il pas évident qu'alors les anciens systèmes de culture devront se fonder sur une importation permanente d'engrais ? Avec les nouveaux agents, on acquiert une liberté à peu près sans limite ; il ne peut plus être question d'améliorations lentes et progressives, mais immédiates, soudaines et incomparablement plus économiques.

S'il est vrai que l'exploitation du sol ne peut être fructueuse sans fumier, il n'est pas moins vrai que la pénurie de cet élément capital de la fertilité s'accuse de plus en plus chaque jour, et devient le point de mire des préoccupations les plus sérieuses de la part des cultivateurs qui ont à cœur d'obtenir les plus grands avantages possibles de la culture de leur terre.

L'agriculture sans engrais est une impossibilité ; l'agriculture avec peu d'engrais est une opération totalement ruineuse.

Pour tout cultivateur sachant son métier, il est un fait tout à fait élémentaire, à savoir : Qu'une terre qui produit douze à quinze minots de blé à l'arpent, coûte autant de main-d'œuvre, autant d'ensemencements, autant, en un mot, de dépenses de toutes natures que celle qui en produit vingt cinq à trente.

Donc, pour obtenir de bons résultats, il faut viser aux gros produits, c'est-à-dire faire de la culture intensive.

Pour atteindre ce but, le seul que tout cultivateur doit se proposer, il faut nécessairement accroître, dans une large proportion, la masse des engrais naturels fournis par l'exploitation, par l'achat des engrais minéraux.

Tout le monde sait que l'action fertilisante des divers engrais est due à l'azote, au phosphate, à la chaux et aux sels de potasse qui entrent pour une part plus ou moins grande dans leur composition.

Ces principes se trouvent dans les engrais minéraux à un haut degré de concentration et dans un état qui les rend de suite assimilables par les plantes. Aussi l'effet de ces engrais est beaucoup plus rapide que celui du fumier, et il se répartit sur une période moins restreinte.

La variété que l'on peut à volonté introduire dans la composition des engrais minéraux, permet encore de les adapter spécialement à chaque espèce de culture et de modifier le genre de fumure d'après la nature particulière des terrains.

Ce qui doit surtout fixer l'attention des cultivateurs sérieux, c'est la plus value considérable qu'acquiert rapidement les terrains soumis au régime des engrais minéraux, plus value qui se traduit dès la première année par une amélioration marquante dans la quantité des produits et par une notable augmentation dans les rendements.

Soins à apporter à la conservation de bonnes variétés de blé.

Il est admis parmi les cultivateurs qu'il est avantageux de renouveler les semences, mais il n'est pas